

# À la Font-Georges

Ô champs pleins de silence,  
Où mon heureuse enfance  
Avait des jours encor  
Tout filés d'or !

Ô ma vieille Font-Georges,  
Vers qui les rouges-gorges  
Et le doux rossignol  
Prenaient leur vol !

Maison blanche où la vigne  
Tordait en longue ligne  
Son feuillage qui boit  
Les pleurs du toit !

Ô claire source froide,  
Qu'ombrageait, vieux et roide,  
Un noyer vigoureux  
A moitié creux !

Sources ! fraîches fontaines !  
Qui, douces à mes peines,  
Frémissez autrefois  
Rien qu'à ma voix !

Bassin où les laveuses

Chantaient insoucieuses  
En battant sur leur banc  
Le linge blanc !

Ô sorbier centenaire,  
Dont trois coups de tonnerre  
Avaient laissé tout nu  
Le front chenu !

Tonnelles et coudrettes,  
Verdoyantes retraites  
De peupliers mouvants  
A tous les vents !

Ô vignes purpurines,  
Dont, le long des collines,  
Les ceps accumulés  
Ployaient gonflés ;

Où, l'automne venue,  
La Vendange mi-nue  
A l'entour du pressoir  
Dansait le soir !

Ô buissons d'églantines,  
Jetant dans les ravines,  
Comme un chêne le gland,  
Leur fruit sanglant !

Murmurante oseraie,

Où le ramier s'effraie,  
Saule au feuillage bleu,  
Lointains en feu !

Rameaux lourds de cerises !  
Moissonneuses surprises  
A mi-jambe dans l'eau  
Du clair ruisseau !

Antres, chemins, fontaines,  
Acres parfums et plaines,  
Ombrages et rochers  
Souvent cherchés !

Ruisseaux ! forêts ! silence !  
Ô mes amours d'enfance !  
Mon âme, sans témoins,  
Vous aime moins

Que ce jardin morose  
Sans verdure et sans rose  
Et ces sombres massifs  
D'antiques ifs,

Et ce chemin de sable,  
Où j'eus l'heur ineffable,  
Pour la première fois,  
D'ouïr sa voix !

Où rêveuse, l'amie

Doucement obéie,  
S'appuyant à mon bras,  
Parlait tout bas,

Pensive et recueillie,  
Et d'une fleur cueillie  
Brisant le cœur discret  
D'un doigt distract,

A l'heure où les étoiles  
Frissonnant sous leurs voiles  
Brodent le ciel changeant  
De fleurs d'argent.

Théodore de Banville (1823–1891)